

La Côte-Nord dans les rapports de prospection d'Eugène Rouillard, d'Edgar Rochette et de Damase Potvin

Marie-Pier TREMBLAY DEXTRAS¹

Introduction

La représentation d'une région dans l'imaginaire collectif est fortement influencée par les descriptions qui en sont faites dans les premiers écrits qui en émergent et inversement ceux-ci sont en partie prédéterminés par l'opinion générale. « Ce n'est pas la faute des Canadiens s'ils ne sont pas plus renseignés sur ce grand pays du Labrador. Que trouve-t-on, en effet, dans nos bibliothèques au sujet de ce territoire? » se demandait l'abbé Huard en 1897, alors supérieur du Séminaire de Chicoutimi, dans l'avant-propos de son propre récit de voyage sur les côtes septentrionales du Fleuve Saint-Laurent². Contrairement à lui, Eugène Rouillard (*La Côte Nord du Saint-Laurent et le Labrador Canadien, 1908*)³, Edgar Rochette (*Notes sur la Côte Nord du Bas Saint-Laurent et le Labrador canadien, 1926*)⁴ et Damase Potvin⁵ (*En Zigzag sur la Côte et dans l'Île – Simples notes d'un journaliste, 1929*)⁶ affirment, dans leurs travaux analogues, l'existence de plusieurs textes sur cette région mystérieuse qu'est la Côte-Nord. L'hypothèse qu'il s'agit plutôt d'épiphénomènes littéraires réservés à la connaissance d'une certaine élite socioculturelle

semble plus vraisemblable que de supposer les disparates récits nord-côtiers⁷ comme des succès de librairie auprès des premiers lecteurs ou des lecteurs subséquents. Dans les faits, les textes fondateurs relatifs à la Côte-Nord, concentrés surtout entre 1850 et 1950, découlent du genre du récit de voyage dans un *continuum* allant de la relation de mission évangélique aux souvenirs anecdotiques de particuliers, en passant par les rapports de prospection mandatés par l'État. Les trois livres dont il est ici question appartiennent à cette dernière catégorie. Motivés par l'intense effort colonial, ils sous-tendent un discours empreint de l'idéologie dominante à propos de l'inventaire des exploitations potentielles de la nature. Les chroniqueurs-prospecteurs apparaissent tour à tour fascinés autant par l'aspect nourricier de la Côte-Nord que par son aspect désolé, aride et hostile. C'est sur ce dernier regard, moins connu, que nous nous attardons ici, à travers l'examen des descriptions de la Côte-Nord proposées par Eugène Rouillard, Edgar Rochette et Damase Potvin. Nous nous proposons d'évaluer dans quelle mesure leurs postures respectives sont en continuité, les unes par rapport

aux autres, et de repérer plus largement les types de représentations de la région qui y sont véhiculées. Tout d'abord, nous formulerons des considérations sur le contexte d'écriture et sur l'appartenance aux genres du rapport de prospection et du récit de voyage des trois ouvrages étudiés. Ensuite, nous étudierons les propos des auteurs sur l'avancement de la civilisation, sur la nature dite sauvage et son exploitation organisée. Finalement, nous analyserons le portrait que dressent ces livres des habitants de la Côte-Nord.

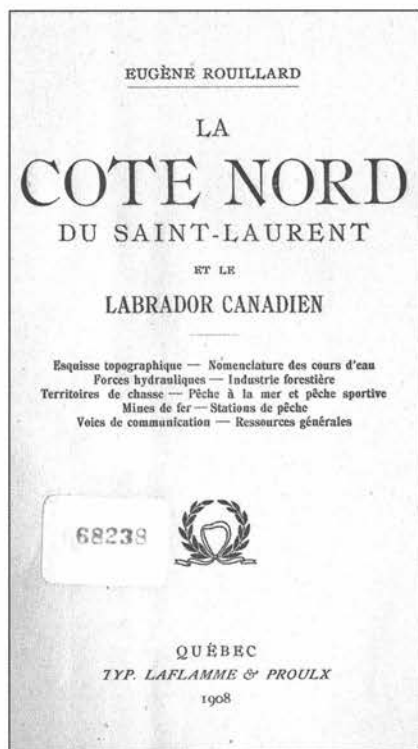
Rapport de prospection et récit de voyage

La colonisation de la Côte-Nord du Saint-Laurent a officiellement commencé en 1842 avec la fin du bail de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui lui assurait l'exclusivité du territoire pour ses activités relatives à la traite de la fourrure. Les habitants ont commencé peu à peu à venir défricher les terres, mais le réel développement de la région est redevable aux grandes compagnies qui sont venues l'exploiter quelques décennies plus tard. Les alliances entre le gouvernement et ces grandes compagnies comptent pour beaucoup dans l'essor industriel de la

région. Pour faire connaître la région aux investisseurs, le gouvernement mandatait régulièrement des chroniqueurs pour qu'ils écrivent des rapports de prospection sur les possibilités de développement de la Côte-Nord.

Les trois textes à l'étude ont un rapport avec ce type de mandat, même s'il diffère un peu pour chacun d'eux. Le livre d'Eugène Rouillard, publié en 1908 par le ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, est un rapport de prospection relevant les possibilités d'implantation selon les ressources et leur emplacement. Il n'y est pas fait mention explicitement d'un voyage que Monsieur Rouillard aurait fait sur la Côte, mais la connaissance de la région dont témoigne son classement systématique aurait été impossible s'il n'y avait pas mis les pieds. Ce classement se veut d'abord thématique, pour les considérations d'ordre général sur la région – comme le climat, l'administration ou les moyens de transport – puis, il devient géographique en procédant de l'Ouest vers l'Est pour relever les particularités et les environs des rivières les plus importantes. Ce texte était probablement destiné à la publication, car il constitue une espèce de catalogue ou de manuel pour quiconque projette de s'installer sur la Côte et, sauf dans l'avis au lecteur qui ouvre le livre, l'information est livrée de façon neutre et technique, les commentaires révélant la subjectivité de l'auteur étant rares.

Le livre d'Edgar Rochette relève aussi du rapport de voyage de prospection, fait à la demande du gouvernement en 1926. Il n'était



pas, *a priori*, destiné à la publication. Dans son avant-propos, l'auteur explique son initiative :

Tout ce que j'y ai vu m'a semblé si nouveau, si intéressant, que j'ai cru faire œuvre utile en rédigeant ces quelques notes. Je dirai un mot de tout : aspect général de la région, caractère, langage, mœurs de la population, ses besoins, les ressources, etc. L'exactitude sera mon principal souci; j'aurais bien voulu donner à ces quelques pages une forme littéraire plus attrayante, mais cela me fut impossible. [...] Pendant mes rares loisirs, j'ai simplement ordonné les notes prises ici et là pendant le voyage [...]. Je serai satisfait si, en publiant ce volume, j'ai pu rendre quelques services au gouvernement de ma province, aux compagnies

*importantes déjà fixées sur la côte, et aux braves Canadiens que j'ai connus là-bas*⁸.

On retrouve certaines caractéristiques du récit de voyage dans ce texte liminaire. On relève en particulier trois aspects du récit de voyage : la recherche de l'agrément, le souci documentaire et la présence d'une idéologie⁹. Du reste, le procédé consistant à nier l'aspect littéraire du texte sert à renforcer son effet de réel. Le pacte viatique est ainsi créé, surtout que Rochette prétend avoir publié à la demande de ses amis¹⁰. Cependant, force est de constater les phénomènes de reprise et d'influences intertextuelles. En effet, Edgar Rochette avoue lui-même s'être servi des « notes inédites¹¹ » d'Eugène Rouillard. Il arrive, surtout lorsqu'il juge qu'une situation est demeurée inchangée depuis dix-huit ans, qu'il reprenne mot à mot les notes de son prédécesseur. De façon générale, les informations techniques sont succinctes et orientées moins vers les intérêts des grandes compagnies qu'en fonction d'un développement de la région favorable à ses habitants, conformément aux convictions catholiques et conservatrices de l'auteur.

Le livre de Damase Potvin, publié en 1929, est le seul à ressortir au genre du récit de voyage, et cela indépendamment d'un quelconque mandat gouvernemental. Cependant, le lecteur découvre très tôt que les notes de ce voyage sont issues d'une croisière que Potvin a faite en compagnie d'Honoré Mercier, alors ministre des Terres et Forêts, qui allait justement visiter la Côte-Nord dans un but de prospection. De

plus, le plan de son ouvrage suit l'itinéraire et s'organise en fonction des visites prévues par les compagnies et les décideurs locaux, si bien que l'auteur n'inventorie souvent que des réalisations faites jusqu'alors dans les communautés visitées. Damase Potvin admet qu'il s'agit du récit de son voyage, ne dissimule pas ses commentaires personnels et formule peu de recommandations quant à la gestion future du territoire. Le projet du livre ne semble pas tant de fournir la description la plus vaste et précise possible de la Côte-Nord et du Labrador que de relater l'avancement du développement en mentionnant au passage quelques notables de la région. Conformément à la pratique de l'époque, « les histoires et les monographies locales sont un rappel des étapes qui ont conduit à l'origine de l'établissement, avec, bien en vue, le rôle des élites locales qui prennent figure de héros¹². »

Le rapprochement entre le genre du rapport de prospection et celui du récit de voyage, dans les trois textes, se fonde sur la modalité de traitement de l'information, marquée par l'omniprésence de la description et par la dichotomie :

Il faut toutefois reconnaître que si elle est diversement activée en fonction des modifications axiologiques et idéologiques qui viennent affecter les champs symboliques au sein desquels le récit de voyage vient s'inscrire, l'ambivalence propre à ce dernier trouve son amour dans la dichotomie structurale qui le constitue, et en particulier dans le type privilégié de relations qui s'institue

entre l'ordre du descriptif et celui du narratif. C'est par la description que le savoir circule dans le texte¹³.

Cette dichotomie, qui est mise en évidence par la tonalité évaluatrice des auteurs et du traitement subjectif de leurs propres descriptions, a pour effet de proposer une représentation spécifique de la Côte-Nord dans l'imaginaire du lecteur¹⁴, celle d'une région de nature paradoxale, à la fois proche et éloignée, menaçante et prometteuse, riche et pauvre ou encore sauvage et civilisée.

L'opinion publique et la perception de la réalité

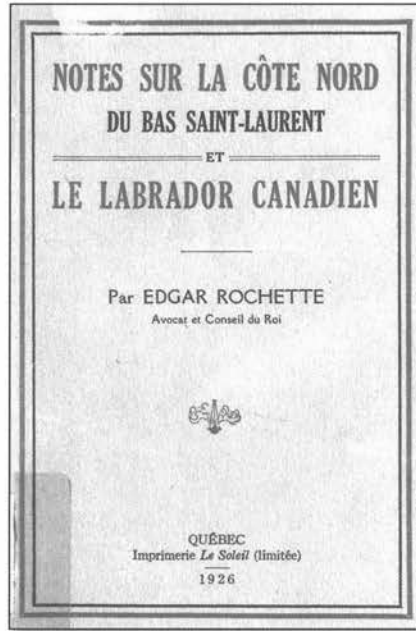
Rouillard et Potvin semblent tous les deux vouloir démentir le préjugé selon lequel la Côte-Nord est une région excessivement reculée. Il est intéressant de remarquer, à ce sujet, la similitude entre les deux extraits suivants, inspirés globalement par les nombreux ouvrages parlant déjà de la Côte-Nord auxquels les auteurs font référence sans les nommer, mais plus précisément peut-être par la description par Cartier de la région comme la terre que Dieu donna à Caïn¹⁵ :

Car, que de misères, que d'émouvantes péripéties, que d'anecdotes dans un voyage sur la côte nord d'autrefois; la côte nord d'il y a, disons, vingt-cinq ans! [...] D'ailleurs, la Côte Nord, en réalité, n'a rien à voir avec les campements des Esquimaux, ni avec ces défilés de rochers abrupts au fond desquels il semble que l'on va assister à des sabbats de sorciers présidés par Bélezebuth [sic] en personne. Il est même curieux

de voir là, au milieu des aspects caractéristiques du paysage nordique, la vie se dérouler sur un rythme tout à fait continental¹⁶.

Les opinions se sont sensiblement modifiées depuis quelques années sur le compte de la Côte Nord du fleuve Saint-Laurent et du Labrador. Ce n'est déjà plus ce pays désolé que l'on avait l'habitude de se représenter avec un sol d'une aridité décevante, des plaines sablonneuses à perte de vue, une forêt rabougrie, un climat inhospitalier et une mer assez peu miséricordieuse aux pêcheurs qui lui demandaient leur subsistance. C'est pourtant cette légende fantaisiste qui, en s'incrétant d'année en année dans l'esprit de nos populations, a fait à la Côte-Nord, comme à toute la région du Labrador, cette pitoyable réputation qui a prévalu si longtemps¹⁷.

Ces deux passages se trouvent au début des deux ouvrages et il s'agit même de l'incipit dans le cas d'Eugène Rouillard. Pareilles introductions rendent le propos ambigu en ce qu'elles ouvrent le texte en énumérant les lieux communs défavorables auxquels la région ne correspond plus. Damase Potvin semble déçu de ne pas voir des campements indigènes ou des rites païens quelconques. Cette idée toute faite est désamorcée par le rythme de vie continental qu'il découvre et qu'il qualifie de curieux. De plus, le passé auquel Damase Potvin fait référence, c'est-à-dire quelque vingt ans auparavant, coïncide avec l'époque où Eugène Rouillard



rédigait ses notes. Dans le cas de ce dernier, le reste du livre décrit en détail l'abondance des ressources naturelles, mais pourquoi alors ne pas avoir fait, dès le début, l'éloge de ces richesses? Plutôt que de donner simplement une image contraire à l'opinion populaire, ils s'attardent sur les points négatifs de celle-ci. D'où vient cette fameuse réputation si ce n'est de ce genre de commentaires? Ce procédé rhétorique vient connoter la région dont, désormais, la réputation n'est plus une vague idée dont la véracité ou la fausseté serait à prouver : elle est fixée par des discours officiels, discours ayant pour fonctions explicites de favoriser, de commenter et d'orienter l'établissement des habitants dans la colonie intérieure. Edgar Rochette, quant à lui, esquivé ce sujet litigieux. Il se contente d'énumérer sans trop de détails les façons possibles de faire du profit. Son a priori favorable à la Côte-Nord est cependant visible dans sa réfutation d'un autre mythe très répandu, celui du climat :

D'après l'opinion communément accréditée, le climat de la Côte Nord passe pour être très rude et l'on prend en pitié les habitants de ce pays inconnu et inhospitalier. Il n'en est rien, et je me suis rendu compte que le climat de la côte est aussi clément que celui de la région de Québec. [...] En général l'hiver de la côte n'est guère plus rigoureux ni plus long que le nôtre¹⁸.

Il est toutefois difficile d'accorder de la crédibilité à son commentaire sachant comment s'ouvre son livre : « Pendant les mois de juillet et août 1926, j'eus l'heureuse

fortune de parcourir la plus grande partie de la Côte Nord du Bas Saint-Laurent¹⁹. » Son voyage s'étant déroulé seulement pendant les deux mois les plus chauds de l'année, le parallèle entre le climat de la Côte-Nord et celui de Québec sur l'ensemble de l'année apparaît fragilisé. Il est aussi possible que les gens rencontrés par Edgar Rochette aient lu Rouillard et qu'ils aient voulu rétablir les faits parce que ce dernier avait décrit leur climat comme particulièrement inhospitalier :

Le climat est rude et les gelées assez précoces. Le froid y est beaucoup plus vif qu'à Québec, sans compter que les vents soufflent parfois avec une violence inouïe [sic]. [...] La neige tombe avec abondance durant la saison de l'hiver; une couche de cinq ou six pieds est chose fort ordinaire. [...] On estime que la différence de température avec Montréal est d'environ un mois²⁰.

Sur cette question, Damase Potvin semble se situer entre les deux. Il ne se prononce pas sur la rigueur de l'hiver, mais ses remarques laissent entendre que, bien qu'il apprécie et recommande son voyage, il ne voudrait pas nécessairement rester plus longtemps :

Bref, un voyage sur la Côte nord du Saint-Laurent et au Labrador canadien est aussi facile à faire de nos jours qu'une randonnée dans nos campagnes laurentiennes du bas de Québec et l'on pourrait même l'entreprendre pour une cure de repos.

Il pourrait se faire que cette côte devienne à la mode et qu'il serait bon ton d'aller y vivre, en été, quelques jours.

Le bleu dont la mer est animée a, ici, le même goût que l'air vif; l'air vif, limpide, qui ruisselle plus loin que les poumons, lave les entrailles, éclaircit le foie²¹.

Destination santé idéale, donc, pour un séjour estival à la condition bien sûr que ce soit à la mode. Ici, le propos de Potvin s'interprète de façon différenciée selon le type de lecteur. Celui qui peut s'offrir le luxe d'une croisière sur un bateau à vapeur risque sans doute de trouver, comme l'auteur, la randonnée bien facile. Cependant, pour la majorité des Canadiens français, se rendre sur la Côte-Nord signifiait plusieurs jours d'équipée hasardeuse, surtout l'hiver, car les routes que Rochette s'évertue à recommander n'existaient pas encore.

Le développement par l'industrie

À la lumière des considérations actuelles sur la pollution et l'environnement, la position de Potvin sur les bienfaits du voyage sur la Côte-Nord apparaît incompatible avec son plaidoyer pour les grandes industries :

Avant 1900, il n'y avait à cet endroit que quelques familles de pêcheurs et de chasseurs. Aujourd'hui, c'est un centre bien organisé, jouissant de tous les services d'utilité publique et d'une bonne organisation municipale et religieuse. La haute industrie a passé par là; et l'industrie a dans le progrès une foi à transporter les montagnes, c'est le cas de le dire²².

Potvin ne semble pas indifférent au fait que, bien que l'industrie attire de nombreux ouvriers dans la région, elles sont pour la plupart la propriété d'investisseurs étrangers qui profitent des ressources naturelles sans se préoccuper des dégradations qu'ils provoquent. Aussi, comme le soulignent Eugène Rouillard et Edgar Rochette, les profits ne sont pas redistribués là d'où ils sont tirés et la qualité de vie des familles de pêcheurs et de chasseurs est nettement menacée par les excès des capitalistes :

Si encore ceux-ci se tenaient – comme le veut la loi – à trois milles du rivage, et restreignaient à cette distance, leur champ d'opération, le mal ne serait pas grand, mais se sentant peu surveillés, ils ne se gênent point de s'avancer dans les eaux où travaillent les pauvres petites goëlettes [sic] de nos braves pêcheurs, et comme leurs navires sont mieux aménagés que les

nôtres, leur capture est de beaucoup supérieure à celle de nos gens. On aura une idée de la pêche excessive et fructueuse que viennent faire les vaisseaux américains dans nos eaux si nous disons que dans la seule année de 1906, ils ont enlevé entre la baie de Shécatica et celle de Blanc-Sablon cent mille quintaux de morue, ce qui représente une somme d'un demi millions de piastres. Et cela sans le moindre profit pour l'État et tout au détriment du pauvre pêcheur qui habite la Côte et qui ne compte que sur cette seule industrie pour vivre²³.

De plus, on pourrait alors raisonnablement forcer les compagnies à manufacturer leur bois sur place, et tout l'argent resterait au pays; notre population s'enrichirait par les salaires considérables qu'on en obtiendrait; toute crise du chômage serait résolue [...] ²⁴.

Ils ne sont pas les premiers à tenter d'attirer l'attention du gouvernement sur ce problème. Par exemple, Henry de Puyjalon, avant eux, avait à maintes reprises dénoncé la mauvaise gestion des ressources de la chasse et de la pêche. Tous s'entendent pour dire que, si l'État formulait des lois mieux adaptées à l'environnement et les faisait appliquer, les exploitations s'en trouveraient avantagées à long terme. Malheureusement, la méconnaissance des lieux et leur éloignement empêchent d'assurer une surveillance vigilante. Le parti pris de Damase Potvin pour les politiques gouvernementales et

son optimisme à confier le développement régional à des intérêts privés s'expliquent sans doute par ses liens privilégiés avec son compagnon de voyage, le ministre Honoré Mercier. Cependant, il ne faut pas en conclure que le tort est imputé exclusivement aux grandes compagnies. Les auteurs dénoncent aussi les pratiques condamnables des habitants eux-mêmes, comme c'est le cas pour Edgar Rochette à propos du braconnage d'animaux à fourrure.

Une région habitée, malgré tout

Ces réflexions portent à se demander comment Eugène Rouillard, Edgar Rochette et Damase Potvin représentent les habitants de la Côte et leur culture. Encore une fois, force est de constater que les descriptions proposées offrent une représentation ambivalente. Le premier exemple est le commentaire de Damase Potvin à propos des habitations lorsqu'il longe la rive de Rivière-aux-Outardes :

Il y a là un petit air de civilisation qui réjouit. Ces huttes sont juchées ça et là, un peu au hasard, sur des reliefs de terrain, et forment dans l'ensemble un pittoresque groupement. Que font les gens qui habitent ces masures et qui d'en haut nous regardent passer? D'où viennent-ils, que veulent-ils? Notre rapide passage au milieu d'eux ne nous permet pas de le savoir. Au reste, chacun à [sic] sa place sous le soleil du Bon Dieu. Ces gens sont heureux, sans doute, et ils aiment ce coin de terre où ils ont assis le plus solidement possible leur « campe » en pièce de bois à queue d'aronde, demeure

*paisible, mélancolique, pleine de bonhomie, émettant des fumées délicates que les ramures elles-mêmes d'arbres qui l'abritent, tendent vers le ciel*²⁵...

La première chose qui frappe à la lecture de cet extrait est le lexique bucolique utilisé pour désigner les maisons : « campes », huttes, masures... Potvin ne parle pas de civilisation, il parle d'un « petit air de civilisation ». Même les qualifications positives, « qui réjouit », « pittoresque », « paisible » ou « bonhomie », semblent teintées de cet idéal simpliste, agreste et rustique. En raison de l'idéalisation dans la perception de cet autre qu'est l'habitant nord-côtier envisagé à la lumière du modèle pastoral des modèles classiques, trahi par des expressions comme « au reste chacun a sa place sous le soleil du Bon Dieu » et « heureux, sans doute », le lecteur comprend que, si la colonisation est bel et bien entamée, que des gens sont installés à cet endroit, qu'ils y vivent et qu'ils s'y construisent des maisons, l'état de leurs installations reflète leur bravoure naïve et innocente. Potvin, auteur reconnu pour son patriotisme, donc habituellement dithyrambique à propos de tout ce qui concerne le pays, retournera à quelques reprises sur la Côte-Nord et s'en inspirera pour d'autres œuvres. Néanmoins, ces propos sont étonnants, considérant qu'il ne se prive pas de se demander ce que font ces gens, d'où ils viennent et ce qu'ils cherchent; comme si cela était une énigme incompréhensible en dehors du fait qu'ils sont d'excellents ouvriers. À ce sujet, il explique, en rapportant les paroles de cadres de la Ontario Paper Co.

et de l'Anticosti Corporation, que les Canadiens sont ceux qui causent le moins d'ennuis et qu'il importe, pour cette raison, d'améliorer les communications administratives afin de se débarrasser des étrangers²⁶.

Edgar Rochette s'est intéressé de beaucoup plus près à la population nord-côtière :

*La population de la côte est à tous points de vue très intéressante, et je ne vois pas en quoi elle est inférieure à nos gens des autres parties du pays. Avec quel plaisir on rencontre là, dans cette extrémité du Canada, des frères ignorés, dignes de nous tous, qui ont conservé mieux que nous les mœurs simples et les vertus patriarcales de nos pères, et qui contribuent à maintenir intactes les traditions nationales dans notre patrimoine commun. [...] Le peuple de la côte est très religieux et partant très moral. Point n'est besoin de serrures ni de verrous à cause de l'honnêteté de chacun. L'hospitalité est proverbiale, et le voyageur est reçu avec le plus grand plaisir. Partout règnent la sobriété et la frugalité, mais les gens y vivent avec beaucoup de confort, souvent même avec aisance*²⁷.

Ce portrait très flatteur n'est pas étonnant dans le contexte de production du livre. Pour freiner l'exode vers les villes et les États-Unis, l'idéologie dominante de l'époque poussait les auteurs à idéaliser le mode de vie campagnard. Aux yeux du Pays et de Dieu, nul n'était plus valeureux que l'habitant qui s'adonnait quotidien-

nement au dur labeur de la terre. Donner une représentation vertueuse de ce peuple si éloigné équivalait ni plus ni moins à inviter les gens des grands centres à aller le rejoindre. Cependant, pareille description si homogène donne l'impression d'une thèse défendue en dépit de la réalité. Cette même impression revient lorsqu'il est question de décrire la race amérindienne à laquelle Edgar Rochette dédie un chapitre entier :

*Protégée de toutes manières au point de vue matériel par le gouvernement fédéral, par le Service des réserves indiennes, elle ne l'est pas moins au point de vue religieux par suite du zèle inlassable des missionnaires catholiques de la côte. Tous ces indiens, sans exception, sont aujourd'hui des chrétiens pratiquants et fervents. En les convertissant au christianisme, en leur donnant dans la mesure du possible le bien-être matériel, bien que pour eux, la transition de la vie sauvage à la vie civilisée semble leur être irrémédiablement fatale, nous nous trouvons à payer à cette nation, jadis fidèle alliée de nos ancêtres, les Français, l'énorme dette de reconnaissance que nous leur devons*²⁸.

Ainsi, les pieux Sauvages devraient être reconnaissants envers l'Homme blanc d'atténuer la fatalité de leur disparition grâce à la diffusion de la civilisation et de la religion en leur sein! Edgar Rochette dit aussi d'eux qu'ils sont instables, malpropres, bornés, ignorants, désorganisés, paresseux, bavards, superstitieux et dominés, mais honnêtes, entre

eux, du point de vue comportemental; et d'une constitution petite, mais robuste au point de vue physique. Les relations avec les autochtones sont le plus souvent perçues à travers une certaine dialectique. Les autochtones étant décrits à la fois comme des êtres semblables aux Euro-Canadiens et comme des semi-bêtes irrémédiablement destinées à la disparition en raison de leur différence, les auteurs reconduisent à leur sujet le portrait qu'en avaient fait les missionnaires bien longtemps auparavant²⁹. Damase Potvin les mentionne à peine tandis qu'Eugène Rouillard ne leur accorde que quelques lignes afin d'indiquer à quels endroits ils se rassemblent et leur taux alarmant de mortalité infantile. Ce dernier ne fait pas plus de descriptions des Euro-Canadiens, mais il s'en dégage tout de même une image beaucoup plus complexe étant donné que le livre porte sur les développements de la Côte-Nord et sur leurs activités diverses, par exemple la chasse au loup-marin ou l'élevage de chiens esquimaux, passage d'une ressemblance inouïe avec celui sur le

même sujet qui se retrouve dans un rapport de mission de l'Abbé Ferland.

Bref, un des topoïes les plus récurrents, quand il est question des écritures nord-côtières, est le traitement ambivalent de l'environnement que l'on retrouve dans les descriptions. Cependant, qu'elle soit décrite positivement ou négativement, la région impressionne par son immensité. D'une part, cette nature mystérieuse foisonne de tant de richesses qu'il est impossible de ne pas la considérer comme un lieu de vie prometteur. D'ailleurs, les nombreuses petites communautés qui commencent à s'y implanter le prouvent. Ainsi, même si elle n'y est pas complètement établie, la civilisation a commencé son chemin dans ce nouveau bout de pays, notamment grâce à l'amélioration significative des voies de communication. D'autre part, ce même bout de pays est reconnu comme hostile : la nature inconnue et indomptée effraie parce qu'elle menace ceux qui osent y pénétrer. Bien que des bateaux parcourent la Côte

presque toute l'année, l'établissement à demeure soulève d'autres enjeux et pose des défis bien différents. Le climat froid et le terrain montagneux rendent les terres impropres à la culture et une telle stérilité est synonyme de pauvreté pour les habitants de la Province de Québec d'alors. Pour les autochtones, il n'est pas nécessaire de cultiver les champs pour survivre, bien que ceux-ci soient systématiquement associés à des barbares parce qu'ils s'adaptent plus ou moins bien au nouveau mode de vie qui leur est imposé. À l'aube du très contesté Plan Nord, lequel est censé annoncer une ère d'exploitation nouvelle et sans égale, il est urgent de s'interroger sur l'importance que revêtent toutes les écritures nord-côtières qui ont traité du développement régional³⁰. L'étude de ces ouvrages de prospection qui, comme bien d'autres, sont des témoignages factuels du mouvement régionaliste, permet de revisiter l'histoire et porte à penser qu'il ne s'agit que d'un nouveau cycle rappelant étrangement la colonisation des deux derniers siècles.

Notes

- 1 Marie-Pier Tremblay Dextras est candidate à la maîtrise en littérature à l'UQAR. Ses recherches portent sur l'histoire de la littérature et des bibliothèques dans une perspective patrimoniale.
- 2 Victor-Alphonse Huard, *Labrador et Anticosti* : topographie, pêcheurs canadiens et acadiens, indiens montagnais, Montréal, C.-O. Beauchemin & fils, libraires-imprimeurs, 1897, xv-505 p. Il inclut la région de la Côte-Nord dans ce qu'il désigne Labrador, car il a « cru préférable de comprendre sous la même dénomination un territoire qui présente, dans toute son étendue, des conditions à peu près identiques d'aspect, de climat, de population et d'industrie. »
- 3 Eugène Rouillard, *La Côte Nord du Saint-Laurent et le Labrador Canadien.*, Québec, Laflamme & Proulx imprimeurs, 1908.
- 4 Edgar Rochette, *Notes sur la Côte Nord du Bas Saint-Laurent et le Labrador canadien.* Québec, Imprimerie Le Soleil, 1926. Désormais, les références à cet ouvrage seront notées ainsi : NCN, suivies de la page.
- 5 Pour en connaître plus sur l'abbé Huard, Eugène Rouillard, Edgar Rochette, Damase Potvin ou quelconque personnage historique du Canada, nous vous conseillons de consulter le *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*. <<http://www.biographi.ca/index-f.html>>.
- 6 Damase Potvin, *En Zigzag sur la Côte et dans l'Île – Simples notes d'un journaliste*, Québec, Ernest Tremblay, 1929, 80 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront notées ainsi : EZC, suivies de la page.
- 7 Voir la bibliographie de Serge Lambert et Caroline Roy, *La Côte-Nord*, Sainte-Foy, Les Éditions GID, Coll. « Une histoire d'appartenance », vol. 3, 2001, 266 p. autant pour les textes originaux que des études à leur sujet.
- 8 Edgar Rochette, *op. cit.*, p. 8.
- 9 Patrick Imbert, « Relations de voyage, narrativité et économie », dans *La Relation de Voyage*. Actes de séminaire de Bruxelles, édité par Madeleine Frédéric et Serge Jaumain, Centre d'Études Canadiennes, Bruxelles, Université Libre de Bruxelles, 1999, p. 121-122.
- 10 Réal Ouellet, *La Relation de voyage en Amérique (XVI^e-XVIII^e siècles) – Au carrefour des genres*, Québec, Éditions du CIERL, PUL, Coll. « Répertoire des Lettres », 2010, 165 p.
- 11 Edgar Rochette, *op. cit.*, p. 10.
- 12 Serge Courville, *Le Québec, genèse et mutations du territoire : Synthèse de géographie historique*, Les Presses de l'Université Laval, Coll. « Géographie historique », 2000, p. 249.
- 13 Roland Le Huenen, « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », dans *Études littéraires*. vol. 20, n° 1, 1987, p. 49.
- 14 Christiane Lahaie, « Entre géographie et littérature : La question du lieu et de la *mimèsis* », dans *Cahiers de géographie du Québec.*, vol. 52, n° 147, décembre 2008, 439-451 p.
- 15 En 1534, dans sa première relation, Jacques Cartier disait : « Si la terre estoit aussi bonne qu'il y a de bons hables se seroit ung bien mais elle ne se doit nonmer Terre Neuffve mais pierres et rochers effarables et mal rabottez car en toute ladite coste du nort je n'y vy une charetée de terre et si descendy en plusieurs lieux. Fors à Blanc Sablon il n'y a que de la mousse et de petiz bouays avortez. Fin j'estime mieulx que aultrement que c'est la terre que Dieu donna à Cayn. Il y a des gens à ladite terre qui sont assez de belle corpulance mais ilz sont gens effarables et sauvaiges. » Jacques Cartier, *Voyages au Canada – Suivis du Voyage de Roberval*, Introduction de Marie-Hélène Fraïssé, Montréal, Lux, Coll. « Mémoire des Amériques », 2000, 175 p.
- 16 Damase Potvin, *op. cit.*, p. 6-7.
- 17 Eugène Rouillard, *op. cit.*, p. 8.
- 18 Edgar Rochette, *op. cit.* p. 17.
- 19 *Ibid.*, p. 7.
- 20 Eugène Rouillard, *op. cit.*, p. 13-14.
- 21 Damase Potvin, *op. cit.*, pp. 6-7, 17 et 18.
- 22 *Ibid.*, p. 32.
- 23 Eugène Rouillard, *op. cit.*, p. 38-39.
- 24 Edgar Rochette, *op. cit.*, p. 71.
- 25 Damase Potvin, *op. cit.*, p. 18-19.
- 26 *Ibid.*, p. 27.
- 27 Edgar Rochette, *op. cit.*, p. 18-19.
- 28 *Ibid.*, p. 99.
- 29 Joëlle Gardette, *Les Innus et les Euro-Canadiens – Dialogue des cultures et rapport à l'Autre à travers le temps (XVII^e-XX^e siècles)*, Les Presses de l'Université Laval, 2008, 354 p.
- 30 Pierre Rouxel, « Pour une histoire des écritures régionales : le cas de la Côte-Nord », dans *Histoire Québec*, vol. 15, numéro 2, 2009, p. 34-38.